ATTESTATION DE PUBLICATION
Akofena n°21, Vol.4 | Soumission : 27-05-2026 | Évaluation : 29-07-2026 | Publication : 30-09-2026

IRONIE, PREUVES RHÉTORIQUES ET CONFLIT DES VOIX DANS *LES TRIBULATIONS DU DERNIER SIJILMASSI* DE FOUAD LAROUI

Meryem DADA
Université Sidi Mohamed Ben Abdellah de Fès, Maroc
Laboratoire : Langue, littérature, Imaginaire et Esthétique
ORCID iD:0009-0003-1585-1115
meryem.dada.prof@gmail.com

Résumé: Adam Sijilmassi quitte sa carrière d'ingénieur, mais ce retrait ne rétablit aucun héritage paisible et ne vaut pas davantage comme un simple refus de la modernité. Fouad Laroui soumet au rire plusieurs discours qui prétendent résoudre la crise : le langage managérial, le confort bourgeois, la nostalgie généalogique, le dogme religieux et la parole d'État. L'analyse suit six séquences : l'épiphanie en avion, l'annonce faite à Naïma, la rupture professionnelle, l'épisode du supermarché, le « détricotage » intellectuel et l'affrontement avec l'autorité. Elle examine la distribution des voix, les écarts de registre, l'image qu'Adam construit de lui-même et les émotions successivement suscitées chez le lecteur. L'analyse des scènes retenues permet de dégager trois éléments. En premier lieu, le rire contribue à fragiliser la parole qui s'impose comme dominante, sans pour autant conférer d'emblée une légitimité supérieure à celle qui lui fait face. En second lieu, l'émotion naît souvent de gestes ordinaires, les légumes que Saïd remet en rayon, le trottoir que l'on cesse de fréquenter, la maison devenue étrangère à celui qui l'habite, dont la dimension douloureuse n'apparaît qu'une fois l'effet comique dissipé. Enfin, un raisonnement peut rester cohérent sur le plan logique tout en devenant inefficace lorsque la situation d'énonciation ne lui permet plus d'être entendu. À travers la quête d'Adam, le lecteur est ainsi conduit à évaluer des discours dont aucun ne s'impose définitivement. Le roman dépasse dès lors l'opposition simplificatrice entre tradition et modernité pour interroger l'écart entre ce qu'une parole affirme et l'autorité dont elle se réclame.

Mots clés : ironie romanesque ; ethos ; preuves rhétoriques ; polyphonie ; jugement du lecteur.

Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

IRONY AND RHETORICAL PROOFS IN THE CONFLICT OF VOICES IN FOUAD LAROUI'S *LES TRIBULATIONS DU DERNIER SIJILMASSI*

Abstract: Adam Sijilmassi's resignation from his engineering career does not restore an untroubled inheritance, nor can it be read as a straightforward rejection of modernity. The novel exposes a succession of competing claims to laughter: managerial reason, bourgeois security, genealogical nostalgia, religious certainty and state authority. Six episodes provide the material for a close rhetorical reading, from the question voiced on the plane to the final confrontation with power. We examine who is entitled to speak, what kind of proof is invoked and how a concrete detail alters the reader's response. Three observations follow. Comic treatment can erode a dominant voice without making its opponent wholly credible. Pathos grows out of ordinary gestures whose seriousness is initially held back by irony. Logos, for its part, may remain coherent while failing in a hostile or mismatched situation of speech. Adam's search for identity consequently becomes an exercise in judgement: the reader must weigh vulnerable arguments rather than choose between two fixed blocs called tradition and modernity. The novel keeps open the gap between what a discourse asserts and the authority from which it speaks.

Keywords: novelistic irony; ethos; rhetorical proofs; polyphony; reader judgement.

Introduction

À bord d'un avion de la Lufthansa, Adam Sijilmassi regarde les hommes d'affaires penchés sur leurs dossiers lorsqu'une question, presque pauvre au regard du cérémonial professionnel qui l'entoure, interrompt le voyage: « Qu'est-ce que je fais ici ? » (Laroui, 2014, p. 9). Rien, dans sa situation, ne prépare cette rupture. Adam maîtrise les codes de la réussite professionnelle : il sait préparer une négociation, passer d'un aéroport à l'autre et reconnaître les signes qui accompagnent la réussite sociale. C'est pourtant au sein même de cette vie parfaitement organisée que le doute s'installe. Laroui ne fait intervenir ni accident ni panne pour provoquer la rupture : les horaires sont respectés, les procédures fonctionnent et les déplacements internationaux se poursuivent normalement. Ce n'est donc pas le dispositif qui cesse de fonctionner, mais la relation qu'Adam entretient avec l'existence qu'il mène. Peu à peu, le souvenir de son grand-père, le riad familial et la lecture des philosophes arabes réapparaissent et ouvrent d'autres possibilités de compréhension de soi. Ils ne dessinent pas encore un refuge. L'ouverture du roman installe plutôt un écart : Adam sait conduire sa carrière, mais il ne sait plus quel sens lui donner.

Plusieurs lectures ont éclairé cette discordance sans la ramener au même objet. Cristina Vezzaro rattache l'ironie larouienne au déplacement postcolonial des valeurs reçues et à la coexistence de points de vue incompatibles (Vezzaro, 2020, pp. 150-154). Hafid Abouelkacem étudie la marche comme une expérience corporelle directement liée à la recherche de soi (Abouelkacem, 2021, pp. 636-638). Imane-Sara Zouini s'intéresse aux intertitres et aux références littéraires grâce auxquels le roman fait dialoguer plusieurs traditions culturelles (Zouini, 2022, pp. 55-60). Abdelaziz Amraoui met pour sa part en évidence la présence des termes arabes, des gloses et de l'alternance des langues dans le roman marocain d'expression française (Amraoui, 2023, pp. 64-71). Plus récemment, Aïcha Alouah associe la marche, le ralentissement et la prise de distance à l'égard de la technique à une critique écologique de l'accélération contemporaine (Alouah, 2026, pp. 59-64). Ces études éclairent donc plusieurs dimensions essentielles du récit — philosophique, spatiale, intertextuelle et linguistique — mais elles laissent encore à examiner la manière dont ces différents éléments agissent sur la crédibilité des voix qui s'affrontent dans le roman. Nous posons dès lors le problème en ces termes : par quels agencements de voix et de situations l'ironie transforme-t-elle l'ethos, le pathos et le logos lorsque plusieurs personnages prétendent définir Adam ? Notre hypothèse est que le roman dissocie continuellement la pertinence d'un énoncé du crédit accordé à celui qui le porte. L'objectif consiste à préciser les circonstances dans lesquelles une parole convainc, émeut ou se disqualifie, plutôt qu'à départager abstraitement tradition et modernité. Le discours technique peut être exact et méconnaître une existence ; la mémoire des ancêtres peut transmettre un savoir tout en fabriquant une origine pure ; la Constitution peut garantir une liberté sans protéger celui qui s'en réclame. L'ironie intervient donc dans l'économie même de la preuve. Six séquences, examinées à partir de leurs locuteurs, de leurs arguments et de leurs effets affectifs, permettent de suivre cette instabilité de l'incipit au dénouement.

1. Cadre rhétorique et protocole de lecture

1.1. Des preuves attachées à une situation

Pour commencer, nous retenons l'ethos, le pathos et le logos comme trois dimensions liées d'une même situation argumentative, non comme un catalogue de procédés. Antoine C. Braet rapporte le logos aristotélicien à l'enthymème construit autour de la question débattue. Il rappelle également que l'image du locuteur et les raisons d'un état affectif peuvent entrer

Akofena Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0

dans l'inférence (Braet, 1992, pp. 307-308). Dans l'ordre idéal, l'argument propre à la cause devrait prévaloir ; dans la pratique, le caractère attribué à l'orateur et les dispositions de l'auditoire interviennent dans le verdict (Braet, 1992, p. 317). La fiction complique ce rapport parce qu'elle ne livre jamais l'argument seul. Une voix le formule, d'autres le reçoivent, et le narrateur peut modifier notre perception avant même que la prémisse tacite devienne visible. Une preuve romanesque porte ainsi la marque de la scène où elle circule.

Sur ce premier point, l'histoire de l'ethos évite de confondre l'image discursive avec une qualité personnelle stable. Frédérique Woerther situe cette notion au croisement des dispositions morales, des habitudes de conduite et de l'ajustement à l'auditoire (Woerther, 2005, pp. 79-82). Avant même qu'Adam ne prenne la parole, son statut d'ingénieur lui confère une certaine autorité. Son diplôme, ses voyages professionnels et sa maîtrise des procédures composent l'image d'un homme compétent dont la parole mérite d'être écoutée. Après sa démission, pourtant, les mêmes signes ne produisent plus le même effet. Aux yeux de Naïma, de ses collègues, des gendarmes ou encore des visiteurs du riad, sa conduite devient suspecte précisément parce qu'elle ne correspond plus au rôle social qui était le sien. Le lecteur dispose cependant d'un autre accès au personnage : la focalisation interne lui fait percevoir le malaise et les interrogations qu'ignorent souvent les autres protagonistes. L'ethos d'Adam ne peut donc être fixé une fois pour toutes ; il varie selon celui qui le regarde et selon la situation dans laquelle sa parole est reçue. En revanche, le pathos se manifeste rarement par une déclaration prolongée. Un détail suffit souvent : l'angoisse dans l'avion, les légumes que Saïd rapporte à leur bac, la menace politique déguisée en western. L'émotion vient après le rire, parfois contre lui. Ce retard modifie la première lecture de la scène et interdit de consommer le malheur comme un spectacle immédiatement reconnaissable.

1.2. L'ironie comme épreuve d'attribution

La définition de Catherine Kerbrat-Orecchioni offre ici un cadre particulièrement utile. Pour elle, l'ironie associe une visée de raillerie, d'attaque ou de dénonciation à un fonctionnement antiphrastique que le lecteur identifie grâce au contexte verbal et à la situation d'énonciation (Kerbrat-Orecchioni, 1978, pp. 10-12). Le sens ne réside donc pas uniquement dans les mots prononcés : il dépend également de la scène, du choix du vocabulaire et de la manière dont le lecteur attribue une intention à la voix qui s'exprime. Laroui exploite régulièrement cette instabilité. Il peut accompagner un moment le registre grave ou solennel adopté par Adam avant qu'une remarque brève, un objet banal ou une comparaison familière ne vienne en réduire la portée et inviter à réexaminer ce qui vient d'être affirmé. Nous restons proches du personnage sans être tenus d'adopter ses conclusions. Toutefois, le rire ne dévoile pas automatiquement une doctrine d'auteur. Lorsque les habitudes occidentalisées d'Adam deviennent comiques, le repli généalogique n'en reçoit aucune validation ; quand Abdelmoula enferme la pensée dans la lettre, le rationalisme du héros conserve lui aussi sa part de cérémonie. José Luiz Fiorin appelle « rhétoricité » la dimension argumentative qui traverse les discours au-delà des genres oratoires institués (Fiorin, 2020, pp. 2-4). La notion convient au roman à condition de respecter le mouvement des voix. Une plaisanterie oriente le jugement ; la scène suivante peut encore la retourner.

Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

1.3. Corpus d'analyse et critères

En somme, nous avons retenu six moments où l'image publique d'Adam change et où le rapport entre raisonnement, rire et émotion se recompose. Le corpus interne réunit l'épiphanie dans l'avion (pp. 9-10), l'annonce faite à Naïma (p. 39), les échanges liés au travail et à la marche, l'épisode du supermarché (pp. 99-102), le projet de « détricotage » (pp. 140-141), puis les confrontations religieuses et politiques qui conduisent aux pages 283 et 324. Pour chaque passage, nous observons le détenteur de l'autorité apparente, la preuve qu'il mobilise, le détail narratif qui déplace cette preuve et la réaction ainsi proposée au lecteur. Cette lecture rhétorique rapprochée ne vise pas l'exhaustivité. Elle met en regard des scènes éloignées afin de vérifier si les mêmes catégories conservent leur sens lorsqu'elles changent de locuteur et de contexte.

2. Une autorité biographique mise en défaut

2.1. L'avion et la phrase dissidente

Au départ, la hauteur de l'avion donne à la réussite une évidence presque matérielle. Adam suit un itinéraire, son calendrier promet la continuité et l'appareil traverse la Méditerranée sans incident. La formule « Tu vis la vie d'un autre » rompt brusquement cet ordre (Laroui, 2014, pp. 9-10). Elle est courte, mais son autorité surprend : Adam s'adresse à lui-même comme un témoin extérieur qui aurait enfin le droit de prononcer le verdict. Aucune démonstration ne l'accompagne. Il manque une prémisse que nous devons reconstruire — une vie digne de ce nom devrait être choisie plutôt qu'acceptée sous la pression sociale. L'argument reste donc incomplet ; une « boule d'angoisse » lui donne néanmoins un poids corporel. Avant d'être raisonnable pour les autres, la décision devient crédible pour celui qui la ressent.

De ce point de vue, Lufthansa ne représente pas une modernité coupable. Tout fonctionne normalement dans l'avion : le vol respecte son horaire, la cabine est ordonnée et la technique accomplit exactement ce qu'on attend d'elle. Le malaise d'Adam ne peut donc être attribué à un dysfonctionnement matériel. Il apparaît plutôt lorsque l'efficacité, jusque-là considérée comme une valeur suffisante, ne répond plus à la question du sens qu'il donne à son existence. Cristina Vezzaro rattache ce début du roman à une remise en question des modèles de réussite issus de l'ordre postcolonial (Vezzaro, 2020, pp. 154-156). L'avion n'est cependant pas présenté comme un objet intrinsèquement condamnable. Ce que la scène met à l'épreuve, c'est davantage la croyance selon laquelle la performance professionnelle suffirait à donner sa valeur à une vie. La décision d'Adam reste d'ailleurs si radicale qu'elle empêche le lecteur de l'adopter sans réserve : savoir ce qu'il refuse ne signifie pas encore qu'il sache clairement ce qu'il recherche. La contestation d'Adam tire néanmoins sa force de l'expérience professionnelle qu'il rejette. Il connaît les calculs, les négociations et les voyages dont il dénonce l'emprise. Cette connaissance marque aussi sa frontière : les gestes et les solidarités qu'il rattache à ses origines lui restent en grande partie étrangers. Le personnage ne passe donc pas du statut d'expert à celui de sage ; il découvre surtout la limite du savoir qui fondait jusque-là son autorité.

2.2. Naïma, le bureau et la résistance du quotidien

Dans l'espace conjugal, la crise change immédiatement d'échelle. Adam annonce à Naïma qu'il va quitter sa vie ; elle lui propose un jus d'orange (Laroui, 2014, p. 39). La disproportion fait rire, mais elle ne livre aucun vainqueur. Adam veut être reconnu comme un sujet enfin réveillé, capable de rompre avec l'imposture. Naïma pense au salaire, à la

Akofena Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

 ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0

maison et à la stabilité du couple. Sa réponse paraît dérisoire tant que nous adoptons le regard du mari ; elle retrouve sa raison lorsque le coût d'une décision prise sans concertation entre dans la scène. La réaction de Naïma révèle cependant une faiblesse dans la position d'Adam : en attendant d'elle qu'elle accueille favorablement une décision dont elle devra elle aussi subir les conséquences, il transforme une rupture personnelle en choix qui engage le couple sans véritable discussion préalable. Le jus d'orange, loin de constituer une simple diversion comique, réintroduit ce que la proclamation du mari avait laissé hors champ : les soins répétés, les habitudes partagées et l'équilibre matériel du foyer. Naïma ramène sans doute le travail au revenu ; Adam, de son côté, réduit son épouse au rôle de témoin de sa conversion. Nous lisons dans cet échange moins l'opposition convenue du spirituel et du matériel que l'échec d'une parole commune. La tristesse se loge dans ce décalage plutôt que dans un aveu explicite. Au bureau, le même événement reçoit d'autres noms. Les collègues évoquent une fatigue, un trouble médical ou une excentricité passagère, comme s'il fallait traduire la décision en panne professionnelle. Adam leur répond au nom d'une authenticité dont lui seul peut attester. L'argument demeure sans prise parce que les interlocuteurs ne cherchent pas à résoudre la même question. Ce désaccord ne prouve ni la lucidité absolue du héros ni l'aveuglement de ses collègues. Il révèle l'absence d'un forum où la décision pourrait devenir partageable. Faute de prémisses communes, l'argument cesse simplement d'avoir prise.

Finalement, la marche donne au refus une mesure corporelle. Hafid Abouelkacem y reconnaît une sortie des rôles sociaux et une reprise sensorielle du monde (Abouelkacem, 2021, pp. 642-648). La route apporte pourtant ses propres classements : le paysan, la carriole et le gendarme lisent Adam à partir de son apparence. Il ralentit, mais ne devient pas transparent. Son ancienne identité se défait plus vite qu'une identité nouvelle ne se forme.

3. Le supermarché : du burlesque à l'humiliation

3.1. Une scène gouvernée par le nombre

Dans un premier temps, le supermarché ne présente qu'une règle familière : les légumes doivent être pesés et étiquetés avant le passage en caisse. Saïd choisit quelques produits comme il le ferait dans un commerce de proximité. Le narrateur donne soudain à ce geste modeste l'ampleur d'une ancienne cérémonie de pouvoir : « Saïd réitère le tri des carottes, on dirait l'envoyé du pacha choisissant des esclaves circassiennes pour le harem de son maître, jusqu'à ce qu'il ait accumulé trois carottes, pas moins, dans son sachet. » (Laroui, 2014, p. 100) Or, le pacha et le harem élèvent Saïd pour mieux rappeler la modestie de son achat. L'allure souveraine ne dure qu'un instant ; les « trois » carottes la rabattent vers la fragilité économique du client. L'hyperbole possède ainsi deux cibles. Elle amuse aux dépens d'un homme qui ignore le protocole, mais elle montre également la puissance d'un espace où tout objet doit recevoir une mesure et un code. La caissière ne peut enregistrer ce qui n'a pas encore de prix. Cette logique est cohérente. Elle devient brutale lorsque personne n'explique la règle, qu'aucun délai d'apprentissage n'est accordé et que l'erreur de Saïd finit par ressembler à une incapacité personnelle.

La suite retire progressivement à Saïd la grandeur burlesque que la comparaison lui avait accordée : « Saïd quitte alors la queue. Il va redéposer les trois carottes une à une dans leur bac, puis les deux courgettes, puis les quatre oignons. Son visage buriné exprime un sentiment qu'Adam n'arrive pas à caractériser. Il y entre de l'humilité mais aussi de la fierté, de l'obstination. Peut-être de la colère. » (Laroui, 2014, p. 100)

Akofena
Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

Ensuite, les nombres changent de valeur. La première citation leur donnait l'éclat d'une caricature ; la seconde les transforme en mesure lente de la privation. Chaque carotte, chaque courgette, chaque oignon doit retrouver sa place. Le visage de Saïd résiste toutefois au diagnostic. « Humilité », « fierté », « obstination » et « colère » restent les hypothèses d'Adam. En refusant d'entrer dans l'intériorité du client, la narration nous laisse avec une émotion qui ne peut se résoudre en compassion facile.

3.2. L'ethos du témoin contesté

Adam cherche à donner immédiatement un sens à l'humiliation observée en déclarant : « Saïd, c'est mon père ». Il associe ensuite ce qui vient de se produire à la victoire de la technique, de la vitesse et du marketing (Laroui, 2014, pp. 100-101). Ce rapprochement donne une dimension morale à son indignation, puisqu'il l'amène à reconnaître dans Saïd un homme auquel il se sent soudain lié. Mais cette identification pose également problème. Adam transforme l'expérience particulière de Saïd en épisode de sa propre recherche identitaire et lui attribue une place dans un récit que celui-ci n'a pas construit. Rien, dans la scène, ne permet en effet de faire de Saïd son père symbolique ou l'incarnation d'un monde définitivement vaincu. La compassion d'Adam possède ainsi une double valeur : elle rompt avec l'indifférence sociale, tout en révélant la tendance du personnage à interpréter l'autre à partir de ses propres préoccupations. Or, aucune personne ne chasse formellement Saïd. La règle de pesée, l'appareil, la file d'attente et l'absence d'explication composent ensemble la situation qui l'exclut. Cette dispersion des responsabilités autorise chacun à se croire étranger à l'humiliation. Le retour des légumes, un à un, rend sensible ce que l'organisation marchande traite comme une opération sans reste. Le lecteur n'est pas placé à l'extérieur de cette violence discrète. Le portrait initial de Saïd l'invitait à sourire d'un comportement jugé démodé ; le geste de restitution rend bientôt ce sourire inconfortable. Nous découvrons alors la condescendance que la comparaison burlesque avait rendue presque innocente. Laroui ne formule pas une morale après coup. Il oblige plutôt à revoir la même action depuis la place de l'homme qui renonce à son achat, et cette reprise corrige le premier jugement sans l'effacer. Enfin, l'étude écologique d'Aïcha Alouah aide à mesurer ce que le temps signifie dans cet épisode. La chercheuse rapporte la lenteur du roman à une résistance symbolique contre l'accélération et l'idéologie du progrès (Alouah, 2026, pp. 62-64). Ici, ralentir ne constitue pourtant aucun refuge. Le temps dont Saïd a besoin pour choisir, comprendre et replacer ses produits devient un coût social. Adam peut présenter son propre ralentissement comme une liberté parce qu'il conserve les ressources du renoncement. L'autre homme n'a pas ce privilège. Leur proximité affective laisse donc subsister une différence matérielle que la formule fraternelle d'Adam ne doit pas effacer.

4. Le « détricotage » et les voix de l'héritage

4.1. Désapprendre sans retrouver une origine pure

À ce stade, le riad donne au projet d'Adam un autre vocabulaire. Il ne parle plus seulement de rupture ; il veut « se détricoter » (Laroui, 2014, pp. 140-141). La métaphore est plus précise que le retour aux sources. Un tricot possède déjà une forme, demande du temps pour être défait et ne rend pas nécessairement la laine à son état premier. Adam traite pourtant ses lectures françaises comme des mailles étrangères qu'il pourrait enlever afin de rejoindre Ibn Tofayl ou Ibn Rochd. Le mot qu'il choisit contredit discrètement son ambition.

Akofena
Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0

Nous ne défaisons pas une formation sans reste, et le geste même par lequel il cherche l'origine porte l'empreinte de plusieurs traditions.

Néanmoins, la bibliothèque ne se réduit pas au décor d'une érudition solitaire. Imane-Sara Zouini repère dans les intertitres, les citations et les lectures du protagoniste un dialogue constant avec des textes antérieurs (Zouini, 2022, pp. 55-60). Dans cette bibliothèque, Voltaire et Rousseau côtoient Ibn Tofayl, Al-Ghazali et Ibn Rochd. Leur présence commune rend difficile le partage net entre deux traditions que tout opposerait. La raison ne peut être exclusivement rattachée à l'Occident, de même que la pensée arabe ne se réduit pas à la seule dimension religieuse. La réception européenne des philosophes musulmans brouille davantage encore les frontières qu'Adam voudrait retrouver. Sa quête d'une origine supposée intacte se heurte ainsi aux livres eux-mêmes : leur histoire est faite de lectures, de transmissions et de circulations entre des espaces culturels que le personnage souhaiterait d'abord séparer. Ibn Rochd procure certes à Adam un appui savant pour défendre une lecture rationnelle de la Révélation, mais cette référence ne lui permet pas de gagner l'adhésion. Abdelmoula invoque la lettre, Bouazza la baraka et Basri la sécurité de l'État ; chacun parle depuis une autorité reconnue dans son propre espace. L'étendue des lectures du héros ne compense pas son peu d'attention aux conditions de l'échange. Un argument peut, dans ces circonstances, rester défendable tout en étant pratiquement inaudible.

Sous cet angle, Adam ne saurait devenir le porte-parole transparent de Laroui. Cristina Vezzaro a montré l'ambivalence de l'utopisme postcolonial dans ce roman : le retrait critique attaque les modèles importés, tandis que la communauté originaire demeure contradictoire et difficilement accessible (Vezzaro, 2020, pp. 156-160). Le riad rend au héros un nom, des archives et une maison ; il lui découvre en même temps la pauvreté, les hiérarchies, la crédulité et les convoitises attachées à cet héritage. Les autres reconnaissent son ascendance avant qu'il sache quelle conduite en tirer. La baraka ne le libère donc pas. Elle l'assigne à un rôle presque aussi fermement que son ancien titre d'ingénieur.

4.2. Plurilinguisme et hiérarchie des voix

Abdelaziz Amraoui interprète l'alternance du français, de l'arabe classique, de la darija et des emprunts lexicalisés comme une stratégie du roman marocain francophone (Amraoui, 2023, pp. 64-71). Le changement de langue ne constitue pas seulement un effet de réalisme. Dans les scènes étudiées, chaque code linguistique est associé à une forme particulière de légitimité. Le français technique accompagne l'autorité professionnelle de l'ingénieur ; l'arabe coranique donne du poids au discours religieux ; la darija, selon les circonstances, rapproche les interlocuteurs ou fait apparaître plus nettement le décalage entre Adam et ceux auxquels il s'adresse. Les gloses offertes au lecteur non arabophone n'effacent pas ces différences. Elles attirent au contraire l'attention sur le fait qu'un mot ne porte pas exactement les mêmes valeurs, les mêmes références ou les mêmes sous-entendus pour tous les personnages. Le surnom « Lee Van Cleef » déplace ensuite le western au cœur d'une scène marocaine de surveillance. Le policier gagne la silhouette d'un acteur menaçant et perd, dans le même mouvement, une part de sa majesté institutionnelle. Basri prend ensuite la pose d'un chef d'orchestre et fait réciter à son collègue une formule religieuse (Laroui, 2014, pp. 191-215). Cinéma, administration et prédication se superposent sans se fondre. Le collage provoque le rire ; la menace vient de la facilité avec laquelle le pouvoir peut mobiliser plusieurs légitimités à la fois. Rien n'est pur dans cette scène, pas même le comique qui pourrait sembler désarmer l'autorité. Pour cette raison, nous séparons la validité

Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

du droit de son efficacité dans l'interrogatoire. Adam rappelle que l'islam est la religion de l'État et que celui-ci garantit le libre exercice des cultes. Le texte constitutionnel paraît décisif ; ceux qui dirigent la scène contrôlent pourtant son application. La norme affirme une liberté abstraite, tandis que la chorégraphie policière signifie que l'accusé n'en fixera pas la portée. La Constitution n'est pas réfutée. Son usage, lui, demeure captif de l'autorité qui l'interprète.

5. De la satire politique au jugement laissé ouvert

5.1. L'État comme producteur de cohérence

Pour commencer, l'inactivité d'Adam fournit au Makhzen une énigme qu'il faut convertir en dossier intelligible. Un ingénieur abandonne son poste, marche, lit et reçoit des visiteurs : sa conduite déborde les catégories ordinaires. Le pouvoir recompose alors les faits jusqu'à produire une cohérence. Entre les pages 140 et 165, la pensée du héros attribue à l'État une puissance philosophique supérieure à celle de Platon (Laroui, 2014, pp. 140-165). La plaisanterie touche juste parce que l'administration sait expliquer l'accident, classer l'étrange et nommer le monstre. Sa logique n'est pas absurde. Elle est close, ce qui lui permet de transformer toute objection en nouvel indice de danger. Les maladresses de Basri, son goût de la mise en scène et le surnom de « Lee Van Cleef » entretiennent une dimension burlesque. Pourtant, le rire suscité par le personnage ne diminue en rien le pouvoir de l'institution qu'il représente. Le dénouement fait même apparaître le danger d'une telle confusion : une autorité peut sembler grotesque dans sa manière de parler ou de se présenter tout en conservant une capacité réelle de contrainte. À la page 283, Adam n'échange plus avec des interlocuteurs disposés à discuter de ses arguments. Sa culture, son ascendance et ses déclarations sont désormais interprétées à travers des catégories politiques qui lui échappent. Il peut continuer à expliquer sa conduite, mais il ne maîtrise plus l'usage qui est fait de ses paroles ni la signification que le pouvoir attribue à son identité.

Toutefois, la satire ne ménage pas ceux qui prétendent remplacer l'État. Abdelmoula promet une clarté fondée sur le Livre et sur le refus de la discussion philosophique. Adam se retrouve entre deux clôtures : l'administration traduit l'inconnu dans la langue de la sécurité, tandis que le dogme ramène l'interprétation à l'obéissance. Nous ne les tenons pas pour identiques. Leur parenté se situe ailleurs, dans le geste qui retire du débat les prémisses que l'adversaire pourrait contester. Dès que cette réciprocité disparaît, le raisonnement prend la forme d'une sentence.

Revue Scientifique des Sciences du Langage
Lettres, Langues & Communication

5.2. Discussion : une critique sans porte-parole stable

Ainsi, les six séquences décrivent un mouvement reconnaissable sans devenir une formule fixe. Une voix arrive avec un titre de crédibilité — ingénieur, épouse raisonnable, caissière, lecteur des philosophes, agent public ou croyant — puis un détail en limite l'autorité. Naïma a raison de craindre la précarité sans épuiser la décision d'Adam ; la caisse calcule exactement le prix tout en humiliant Saïd. Forme, porteur et usage ne coïncident jamais tout à fait. En complément, nous pouvons rapprocher ce résultat des recherches antérieures. La polyphonie intertextuelle décrite par Imane-Sara Zouini explique la présence de traditions concurrentes (Zouini, 2022, pp. 62-67), tandis que la déambulation étudiée par Hafid Abouelkacem rend compte de la transformation corporelle du héros (Abouelkacem, 2021, pp. 642-648). Leur articulation soulève une question proprement rhétorique. À mesure qu'il se déplace, Adam change également de public. Chaque nouvel espace l'oblige à reprendre l'explication de sa conduite, mais les critères selon lesquels on le juge ne sont

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0

jamais exactement les mêmes. La marche, les lectures et le retour au riad modifient donc progressivement l'image qu'il donne de lui-même sans aboutir à une identité définitivement stabilisée. Les ouvrages qu'il découvre lui offrent certes de nouvelles références et de nouveaux arguments ; ils ne garantissent cependant pas que ces arguments seront reconnus par ses interlocuteurs. Une partie de ses échecs tient précisément à ce décalage entre l'autorité qu'il pense avoir acquise et celle que les autres sont prêts à lui reconnaître. Cette mobilité atteint également le lecteur. Après avoir partagé le rire porté sur Saïd, Naïma ou Basri, celui-ci doit revenir sur une supériorité que l'émotion rend désormais difficile à assumer. Nous ne pouvons donc adhérer entièrement à Adam. Il subit les catégories sociales, mais classe à son tour les autres : Saïd devient le père vaincu et Naïma une figure du matérialisme. Sa quête vaut moins comme modèle que comme expérience du danger contenu dans toute parole qui prétend posséder autrui.

En somme, la page 324 ne résout pas ce conflit. Adam se retire sous les regards placés de part et d'autre du boulevard : « On l'observait […] en silence » (Laroui, 2014, p. 324). Le mutisme n'annonce aucune paix. Les camps, le voisinage et les institutions continuent d'assigner un sens à son corps ; pourtant, l'absence de réponse suspend leur victoire interprétative. Adam ne fonde pas une communauté réconciliée, ne retrouve aucun âge d'or et ne garantit aucune émancipation. Son retrait possède une force modeste : il empêche seulement qu'une voix obtienne le dernier mot au nom de toutes les autres.

Conclusion

La crise d'Adam Sijilmassi prend véritablement une dimension sociale lorsqu'elle se confronte à des discours qui se considèrent eux-mêmes comme légitimes. De l'avion au supermarché, puis du riad à l'interrogatoire, le roman montre à plusieurs reprises qu'il n'existe pas de correspondance automatique entre cohérence, justice et efficacité d'une parole. Un raisonnement peut être construit sans être équitable ; une autorité peut être reconnue sans parvenir à convaincre ; une scène peut faire rire tout en produisant des effets profondément violents. Laroui ne propose donc pas une condamnation générale de la technique, du confort, de la tradition, de la religion ou de l'État. Sa critique apparaît lorsque l'un de ces cadres prétend suffire, à lui seul, à expliquer les êtres et à décider de la place qu'ils doivent occuper. Notre hypothèse se vérifie au niveau précis des interactions. L'ethos d'Adam change avec ceux qui l'écoutent ; le logos perd sa force lorsque les prémisses ne sont plus communes ; le pathos apparaît souvent après le rire, au moment où un geste ordinaire oblige à relire la scène. Le héros conserve une véritable lucidité devant les discours qui l'assignent, mais il reproduit parfois leur violence lorsqu'il transforme Saïd en père vaincu ou Naïma en simple figure du matérialisme. Il n'est donc ni le porte-parole incontestable du roman ni l'objet passif des jugements d'autrui. Cette étude reste circonscrite à six séquences et à leur fonctionnement argumentatif. Une comparaison avec d'autres romans de Laroui permettrait de vérifier si la même instabilité des voix se maintient lorsque changent le cadre historique et le type de personnage. Dans le corpus retenu, l'identité n'apparaît déjà ni comme un bloc moderne ni comme une réserve traditionnelle intacte ; elle se forme dans des usages de la langue, des institutions et des relations que l'ironie oblige sans cesse à réévaluer. Le silence final ne met pas fin aux tribulations d'Adam. Il garde seulement ouverte la possibilité de contester les certitudes rivales.

Akofena
Revue Scientifique des Sciences du Langage,
Lettres, Langues & Communication

Références bibliographiques

KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1978). Problèmes de l'ironie. Dans L'Ironie (pp. 10-46). Presses universitaires de Lyon.

BRAET, A. C. (1992). Ethos, pathos and logos in Aristotle's Rhetoric: A re-examination. Argumentation, 6, 307-320. https://doi.org/10.1007/BF00154696

WOERTHER, F. (2005). Aux origines de la notion rhétorique d'èthos. Revue des Études Grecques, 118(1), 79-116. https://doi.org/10.3406/reg.2005.4607

LAROUI, F. (2014). Les tribulations du dernier Sijilmassi. Julliard.

FIORIN, J. L. (2020). De la rhétorique à la rhétoricité. Actes Sémiotiques, 123, 1-11. https://doi.org/10.25965/as.6414

VEZZARO, C. (2020). L'utopisme postcolonial chez Fouad Laroui : La Vieille dame du Riad et Les Tribulations du dernier Sijilmassi. RELIEF – Revue électronique de littérature française, 14(1), 150-163. https://doi.org/10.18352/relief.1074

ABOUELKACEM, H. (2021). Déambulation et quête de soi dans Les Tribulations du dernier Sijilmassi de Fouad Laroui. Litera: Journal of Language, Literature and Culture Studies, 31(2), 633-652. https://doi.org/10.26650/LITERA2021-870270

ZOUINI, I.-S. (2022). L'intertextualité dans Les Tribulations du dernier Sijilmassi, stratégie d'écriture et symbole de crise d'identité culturelle. Chimères, 35(1), 55-68.

AMRAOUI, A. (2023). Le roman marocain francophone et l'alternance codique. Estudios Románicos, 32, 57-74. https://doi.org/10.6018/ER.540921

ALOUAH, A. (2026). Ralentir le monde : critique de la modernité et conscience écologique dans Les Tribulations du dernier Sijilmassi de Fouad Laroui. Caligrama, 31(2), 58-67. https://doi.org/10.35699/2238-3824.2026.63272

Akofena
Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0